

Akram Khan dans la fosse aux lions

Le chorégraphe épate avec un spectacle cinglant inspiré du « Mahabharata »

DANSE

LONDRES

Que reste-t-il après la bataille? Des bambous en vrac comme autant de lances dérisoires mais mortelles. Des traces déjà presque effacées de mouvements cinglants, de courses et d'étreintes balayées par la chasse et la mort.

Tourner autour du plateau circulaire du Roundhouse, à Londres, théâtre rond où a été présenté, du 9 au 24 janvier, le spectacle *Until the Lions*, du chorégraphe Akram Khan, suscite des sensations rares. Observer de près les restes, se souvenir de l'action, se laisser transporter par le piège de l'arène : tout cela fait partie des plaisirs collatéraux de la pièce spécialement conçue pour cet espace à 360 degrés.

On ferme les yeux et les images surgissent. Les sons, aussi. Corps nerveux explosant dans des salves de gestes, cris et hululements, percussions et cavalcades. Sur le plateau – une coupe de tronc géant –, la danse qui a fait la réputation d'Akram Khan fouette sec. Longtemps qu'on n'avait pas vu cette urgence! Tempête de pirouettes, déflagrations graphiques, ce conflit à corps ouvert qu'est la gestuelle tradi-contemporaine de ce chorégraphe, nourri depuis l'enfance au style indien du kathak, épate une fois de plus.

La production, qui rassemble trois danseurs (deux femmes aux côtés d'Akram Khan) et quatre musiciens encerclant le trio, prend sa source dans le livre de Khartika Nair *Until the Lions* :

Echoes from the Mahabharata. Collaboratrice de Khan, elle a retravaillé en vers le *Mahabharata* pour en distinguer les personnages féminins. Elle a proposé un épisode de la gigantesque fresque, celui d'une jeune fille nommée Amba, qui ne peut épouser Bheeshma qui a fait vœu de célibat. Et ça ne finit pas en beauté : vengeance dans l'au-delà, mais vengeance tout de même.

Des fils de tension entre les héros

Until the Lions n'assène pas une trame de lecture très visible, mais tire des fils de tension entre les trois héros. Les danseuses – Christine Joy Ritter et Ching-Ying Chein – sont sidérantes. La première, entre insecte et félin, gestuelle subtilement segmentée, envoûte le plateau ; la seconde, au corps à corps avec Akram Khan même à distance, déploie ses antennes fines pour capturer l'homme. Faisceau de lignes, d'énergies qui claquent, les gestes se greffent les uns sur les autres, harcelés par les cris et les coups de tambour des chanteurs-musiciens.

Avec ce spectacle d'un impact visuel fort, Akram Kahn retrouve une expérience de jeunesse, celle qui le fit rencontrer Peter Brook en 1987 – il avait 13 ans – pour sa mise en scène du *Mahabharata*. Il approfondit aussi une ligne narrative qui sous-tend tout son travail : le kathak (« raconter des histoires » en sanscrit) est une danse de conteur, rôle qu'a toujours impeccablement endossé Akram Khan dans ses récitals de « pure danse indienne ». Dans le registre contemporain, il a marqué le

coup avec son solo *Desh*, autofiction plus théâtrale autour de la figure du père : ses parents, originaires du Bangladesh, ont émigré à Londres en 1971, année de l'indépendance de leur pays. Quinze ans après la fondation de sa compagnie basée à Londres, il poursuit la fable avec *Until the Lions* en

tablant sur la danse et uniquement la danse. ■

ROSTIA BOISSEAU

Until the Lions, d'Akram Khan.
La Comète, 5, rue des Fripiers,
Châlons-en-Champagne.
A 20 h 30, les 28 et 29 janvier.
Tél. : 03-26-69-50-99.